L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE, 15 JANVIER 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE

La troupe italienne.

Concert des Servantes des Pauvres.

Adelina Patti.

Ainsi voilà un directeur qui non-seulement accepte en philosophe d'onéreuses pertes d'argent, mais encore qui, se rendant au premier appel d'une société charitable, accorde sans ostentation, sans bruit, aux *Servantes des Pauvres*, le dessus de son panier artistique—en partie tout au moins—et permet que, le jour même d'une de ses plus importantes représentations, on donne, avec l'aide de ses propres sujets, un Concert très tentant, à prix réduit, et qui lui est une véritable et sérieuse concurrence. C'est là presque ce qui s'appelle tirer sur ses troupes. Et remarquez que ce directeur n'est point des nôtres. Il n'est ici que de passage; la bienvenue qu'il a rencontrée, a été d'une température peu élevée; et pendant le séjour qu'il a déjà fait au milieu de nous, il s'est heurté, pour ainsi dire, à la double conspiration du mauvais temps et de l'indifférentisme. Mauvais temps sans trève, indifférentisme, qu'on croirait systématique, et qui, dans tous les cas, est fort coûteux, sinon ruineux.

Cependant—on ne saurait trop le répéter—il n'a pas hésité un moment, il n'a considéré que la sainteté de la démarche tentée auprès de lui, et mettant de côté toute méchante humeur d'impressario injustement maltraité, il n'a envisagé que l'objet en vue.

Spontanément il a prêté non pas un, non pas deux, mais huit ou dix de ses sujets.

Et qui sait? J'imagine que sa libéralité ne se serait pas arrêtée là si les *Servantes des Pauvres* avaient demandé davantage. Oui, si poussant leur zèle de sœurs de charité jusqu'à l'indiscrétion, faute bien vénielle en pareil cas, elles avaient sollicité le concours de Mme Gerster—parfaitement disposée à leur prêter l'appui de son talent—je connais assez M. Strakosch pour affirmer qu'allant plus loin encore dans l'oubli de ses intérêts, il n'aurait point rejeté la prière.

Donc, grâce à ce désintéressement, les *Servantes des Pauvres* donnent ce matin, à la salle Grunewald, un concert vocal et instrumental, dont le produit, sagement distribué, aidera à subvenir aux besoins de bien des familles, heureuses, opulentes même autrefois, que le malheur a dépeuplées, foudroyées, et qui, triste retour des choses de ce monde, ne comptent plus que sur la charité pour les miettes dont elles vivent. J'en sais, pour ma part, auxquelles ces miettes même n'arrivent pas tous les jours. Ceux-là appellent en désespérés la tombe où ne se couche du moins que le cadavre; tombe moins sinistre que celle de l'indigence où l'on se débat vivant, impuissant. Avec cette force morale que la seule foi peut créer et sans cesse renouveler; avec cette persistance—si pénible et si rare—qui ne se ralentit pas même devant les refus les plus blessants parfois—les *Servantes des Pauvres* ont franchi tous les seuils, ont parlé à tous cette langue du cœur qu'elles savent si bien, et tout laisse espérer que cette année aussi, comme l'an dernier, l'offrande au pauvre sera riche. Jamais l'apôtre ne rêva plus pieux denier.

L'aumône est le premier devoir, la dette sacrée, imprescriptible du riche. La pauvreté réelle qu'il laisse passer inaperçue, est pour lui, tôt ou tard, un reproche parlant, poignant. La Bruyère a été un penseur profondément humain, profondément vrai quand il a écrit: "Il y a une sorte de honte d'être heureux à la vue de certaines misères."

Songez donc, heureux du moment, à ces déshérités pour lesquels se donne aujourd'hui la Matinée des *Servantes des Pauvres*; c'est pour la misère qui pleure que le talent attendri chantera tout à l'heure. Noble et consolant emploi de l'art.

A cette large aumône du talent répondez par l'aumône large aussi de la bourse; donnez vite, donnez avec générosité, car la détresse est immense; donnez, donnez, car quelques-unes des oboles offertes par vos mains tomberont dans des mains qu'autrefois vous avez pressées souvent, avec effusion; mains d'amis terrassés par l'infortune; que vous ne voyez plus, tant est complète, tant est sombre la nuit sans espérance, qui les environne; nuit où ils ne distinguent que la mort trop lente à venir.

Nul ne sait quels lendemains l'attendent; ce redoutable inconnu qui nous hante, nous réserve-t-il des joies ou des douleurs? Qui résoudrait cette énigme d'un sphinx qu'on ne tue pas!...

N'étouffez donc jamais la voix de cette charité dont un jour vous pouvez avoir aussi besoin; de cette charité qui vous dit:

Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est endormie,
Et que Dieu m'a dit: à ton tour!

Je prétend jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme, quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne
Et je l'apporte à qui reçoit.

La semaine qui vient de se fermer, n'a amené aucune reprise, sauf celle d'*Ernani*, qui a lieu pendant que j'écris ces lignes—à laquelle je n'assisterai donc que partiellement, et dont, par conséquent, il m'est impossible de parler cette fois.

Dans des revues précédentes je me suis déjà occupé des mêmes opéras qui ont été chantés et des artistes qui les ont interprétés ces derniers jours. Si bien que devant cette uniformité forcée d'affiche la chère est un peu maigre pour le feuilletoniste ayant à entretenir le même public d'un même sujet; sujet déjà fort épuisé à cette époque où les nouveautés se sont faites si rares. Car, remarquez le, il est loin de nous le beau temps où un directeur—veinard comme on dit aujourd'hui—voyait se succéder coup sur coup dans ses cartons ces superbes nouveautés: *Guillaume Tell—La Muette—Robert le Diable—La Juive—Les Huguenots*. C'était à une table dont le menu était admirablement varié, à une table somptueuse qu'était alors convié le parterre.

Je doute beaucoup que les frasques de Salomé suffisent à captiver l'intérêt pendant trois actes, et il me paraît qu'il eût été plus aisé de mettre en ballet les sangiantes débauches de la fille et rivale d'Hérodiade. Son fameux pas si sensuel, si provoquant—tout un poème de chair et de beauté—dansé devant le voluptueux gaillard, Hérode Antipas, afin d'en obtenir la décollation de Saint-Jean-Baptiste—quel abus chorégraphique! aurait trouvé là sa place naturelle.

Comment les librettistes, MM. Milliet et Grémont, se sont-ils tirés des situations qu'amène forcément la cynique histoire de Salomé et d'Hérodiade? Je l'ignore; mais à coup sûr la tentative était osée, et s'ils se sont maintenus dans la légende, que de fronts ont dû rougir, que de femmes ont dû feindre l'inintelligence, que de regards ont dû chercher à se prudifier....

Quoi qu'il en soit on s'accorde à reconnaître jusqu'ici que la partition de M. Massenet renferme des beautés de premier ordre.

Il est actuellement une école—l'école des jeunes—dont la plus active préoccupation paraît être de mettre de côté ce qu'elle appelle des formules banales, démodées, et d'y substituer les siennes.

"*C'est imiter quelqu'un que de planter des choux*," a écrit le poète de *Rolla*; rien de nouveau sous le soleil, a-t-on dit plus prosaïquement. L'école en question ne juge pas ainsi; elle prétend être originale, être elle, nous ouvrir des horizons inconnus. Or jusqu'ici son dire n'a pas été justifié par les faits; rien de ce qu'elle a produit n'a projeté une ombre sur les éblouissements des œuvres musicales célèbres. J'ai l'espoir que M. Massenet n'est pas un adepte de cette école prodigue en prétentions, mais parcimonieuse en compositions élevées. Beaucoup de ces prétendus novateurs se posent en aigles; par malheur leurs ailes ne se sont point encore déployées pour permettre de mesurer leur envergure; toujours fixés au sol, ces aigles de l'avenir peut être n'ont pas encore pris leur vol. A celui qui veut opérer une révolution dans l'art il ne suffit pas d'être un maniériste, un transformiste; il faut encore, il faut surtout être homme d'imagination et de génie, et ni le Prix de Rome, ni la Villa Médicis confèrent cette couronne. C'est là un nimbe qui vient du ciel, et non de l'école.

En attendant qu'un nouveau maître se lève, en attendant la *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas—un élu celui-là quoi qu'on en ait dit—en attendant que Paris ait confirmé le jugement de Bruxelles sur *Hérodiade*; en attendant enfin le *Henry VIII*, de M. Saint Saens, déjà pompeusement annoncé, le répertoire lyrique reste ce qu'il est depuis de trop longues années; c'est-à-dire limité à 18 ou 20 ouvrages tout au plus. Ce dont l'insatiable public semble ne point se douter, tant il insiste pour que l'affiche soit continuellement renouvelée, c'est-à-dire pour qu'on lui serve un civet de lièvre alors que le lièvre est absent. Ce miracle de cuisine serait impossible à Trompette lui-même, le maître-queux opportuniste par excellence pourtant.

Pour ma part je plains toujours et cordialement l'impresario aux prises avec telles exigences. En effet, devant ce chiffre maximum de vingt opéras, par quel tour de force d'arithmétique satisfaire l'intraitable parterre, qui s'insurge même contre un chef d'œuvre répété cinq ou six fois en un mois, et souvent par une double série d'interprètes?

Ainsi que je l'ai écrit au début de ce bulletin, nous n'avons en cette semaine à l'Opéra que des ouvrages dont j'ai déjà entretenu le lecteur, et à diverses reprises.

Néanmoins, je tiens à consacrer encore ici quelques lignes à une artiste qui met un soin minutieux, une grande conscience en tout ce qu'elle fait. Mme Carrington.

Mme Carrington a reçu de la nature deux dons de prix: un visage qui a de jolies lignes et du cachet, une voix pleine et longue. Il y a beaucoup de vibrant, beaucoup de sympathie dans ces cordes là, et, si mon jugement ne fait pas ici fausse route, je crois que cet instrument se développe mieux, est plus *at home* dans les morceaux larges, dramatiques, que dans l'ornementation, les arabesques, les ciselures vocales. Pour celles-ci la souplesse atteinte n'est point encore suffisante, et je ne sais trop si en cela elle pourra vaincre les résistances de sa voix plutôt vigoureuse que légère. Elle a dit certains passages du rôle de Léonora dans un bon sentiment, avec un accent qui prouve qu'elle s'absorbe dans son rôle; que chez elle l'effet naît plutôt du moment qu'il n'est étudié, l'émotion plutôt subie que voulue; grande qualité au théâtre. C'est de la chaleur native. Elle ne chantera jamais blond.

Je l'écrivais l'autre jour, c'est une nature exubérante. Elle n'économise point—elle donne ce qu'elle a, sans compter. La vue d'un public, le drame d'une situation l'animent, la surexcitent; elle va vaillamment aux notes les plus redoutables, et arrivée à ces sommets, elle s'y livre fréquemment à des tenues sous l'effet desquelles céderait plus d'une artiste. Bah! elle ne s'inquiète guère des accidents! On trouve tout ensemble chez elle de la tendresse et de la vigueur, de la féminéité et de la virilité.

Elle compte déjà parmi les cantatrices favorites aux Etats Unis, me dit on; mais sa personnalité s'y posera encore d'une façon plus saillante quand, en dehors des mouvements soulignés, énergiques, des effets à éclat, elle s'occupera davantage des teintes douces, des oppositions de coloris, des nuances enfin qui sont le charme et la vie du chant.

On annonce le début prochain de Mlle Blanche Roosevelt, une jeune chanteuse américaine, dont nos confrères du Nord ont écrit les plus grands éloges. Femme d'élite, semble-t-il—puisque Mlle Roosevelt unirait à son talent de cantatrice un grand mérite littéraire. Une artiste lyrique bas-bleu! Peste! la chose est rare.

Depuis que M. Strakosch a consenti à réduire ses prix, la salle est plus convenablement garnie; mais en vérité il mérite mieux que cela. Pour moi, je m'ingénie chaque jour à trouver comment il pourrait conjurer le mauvais sort qui pèse ici sur lui. Peut-être en viendrait-il à bout s'il prenait le grand répertoire *Les Huguenots, Robert, Guillaume Tell, Don Giovanni, Le Freyschutz, Faust.*—Mais son personnel est-il prêt pour pareille campagne.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les recettes demeuraient à la piètre moyenne où elles sont; si M. Strakosch subissait enfin une perte d'argent par son exploitation à la Nouvelle-Orléans, j'ai tout lieu de prévoir qu'il y trouverait un large dédommagement à San Francisco, où l'appellent déjà de magnifiques offres.

Il savait d'avance, ce grand gâté d'alors, que tous les morceaux qui lui seraient servis, seraient morceaux de roi, et que nul vin frelaté ne ferait offense à son palais. A cette heure, nous ne mettons plus ce couvert; nous subsistons presque de la desserte de ce temps-là. S'il n'y a pas décadence, s'il n'y a pas famine véritable, il faut inévitablement constater du moins comme une rémission, comme une halte dans l'art musical, dans le drame lyrique surtout.

Promenez vos regards autour de vous. En Italie, Verdi est passé à l'état de monopoleur.

"*Aimez vous la muscade, on en a mis partout*"; partout, sur toutes les affiches on retrouve ce nom, qui signifie très grand talent d'abord, et puis dont beaucoup se sont superstitieusement énamourés, parce qu'en détachant les unes des autres les lettres dont il se compose, on y trouve ces initiales V...E...R...D...I..., où les friands, les fouilleurs de logogriphes ont découvert ce rapprochement: *Vittorio Emanuele Re D'Italia.*—Victor Emmanuel Roi D'Italie.

Le Verdi est devenu inévitable, indispensable, hygiénique, dirai-je. Et cependant la verve du compositeur s'est notablement relachée; sa fièvre de composition s'est faite intermittente. Ce n'est plus qu'à de longs intervalles que paraissent ses rares productions nouvelles. Presque improvisées autrefois, elles veulent aujourd'hui une longue gestation pour naître au jour. Les scènes de l'Italie et de l'étranger vivent de ce pourvoyeur; car faute de neuf, il faut absolument se contenter du vieux. Ses ouvrages, sans concurrents nouveaux, jouissent jusqu'ici d'une vogue viagère.

En Allemagne, aucun grand nom, si ce n'est celui de M. Wagner, dont les admirateurs—outranciers, exclusifs, peuvent avoir raison; mais qui, dans ses prétentions au double génie du poète et du musicien, n'a certainement pas encore réalisé le drame lyrique tel que le veut et le comprend notre siècle, tel que l'a créé le chantre inspiré de ce formidable quatuor: *Robert le Diable—Les Huguenots—Le Prophète—L'Africaine.*

D'ailleurs, les inventions étranges de M. Wagner sont conçues et écrites dans de telles proportions que les salles et les troupes actuelles n'y suffisent point. Aussi peu de directeurs se risquent-ils à la périlleuse et coûteuse aventure de pareilles représentations; tout le monde ne peut, comme le misanthrope roi de Bavière, se passer la fantaisie d'organiser pour soi seul ces spectacles cyclopéens.

En France depuis *Hamlet*—cette admirable page d'Ambroise Thomas—le drame lyrique a fait silence aussi; car *Le Tribut de Zamora* ne paraît point avoir réalisé ce que l'on attendait de Gounod, le poète-musicien de *Faust*.

L'art, comme jaloux de la science et de l'industrie, paraît aspirer aussi à des découvertes; il semble que, malcontent de marcher même sur les traces de glorieux devanciers, il cherche une voie nouvelle, une voie qui lui soit propre.

Cette voix, M. J. Massenet l'a-t-il trouvée dans son *Hérodiade*, l'opéra en 3 actes dont il vient de donner la primeur au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles? Le public belge et des critiques autorisés ont acclamé cette œuvre, et peut-être M. Massenet est-il l'artiste attendu, l'artiste providentiel qui surgit enfin, à ce cri d'alarme jeté par Musset, et que souvent notre époque inquiète répète à son tour:

"Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu.

Seulement, dans le drame lyrique, combinaison, fusion de deux arts, le librette a acquis, surtout pour le public parisien—qui ne commet guère de solécisme de goût, une importance grande, vitale. Un livret ne doit, ne peut plus être un de ces albums à passe-partout où on loge, toute une succession de scènes mal motivées, mal amenées, mal reliées entr'elles, où on jette pêle-mêle des sujets de toutes sortes, et où un compositeur place quand même ses mélodies en portefeuille; et cela en s'inquiétant médiocrement des situations et des paroles avec lesquelles il les fond. Or, je crains fort que le poëme sur lequel M. Massenet a écrit la partition dont j'ai un morceau sous les yeux, l'air de Salomé (1er acte) chanté par Mlle Davivier: "*Celui dont la parole efface toutes peines*," je crains fort, dis-je, que ce poëme ne soit pas écrit dans une manière assez modernisée. Hérodiade! de ce titre seul s'échappe comme un parfum de vétusté qui vous met tout d'abord en défiance.

Mais non, j'en garde encore l'espoir, l'apathie du public cessera, et l'excellent et indomptable impresario aura dans les semaines à venir une compensation aux pertes qu'il a souffertes dans les semaines passées. Il faut qu'il en soit ainsi, si nous ne voulons pas décourager toutes les entreprises théâtrales, si nous voulons des lendemains à notre Opéra.

Pauvre Opéra! Et dire que si les sujets du Roi du Carnaval, si les membres du *Mystic Krewe*, pour ne citer que ceux-là, disposaient en sa faveur, d'une moitié, d'un tiers même de leur budget, l'avenir du donataire serait à peu près assuré, et les splendides fêtes des donateurs resteraient encore superbes. Qui attachera ce grelot?

La semaine qui va s'ouvrir, marquera longtemps dans nos souvenirs artistiques. En effet nous y reverrons La Patti, c'est à dire celle dont nous avons suivi les premiers pas; celle qui, après nous avoir, presqu'enfant, émerveillés par ses miracles de vocalisation, nous revint, quelques années plus tard, et déroula devant nous cette suave, longue et large voix, maintenant vivifiée, animée, dramatisée par le charmant démon du théâtre, et aussi par ce feu latent qui s'allume chez la jeune fille près de s'épanouir en femme, et enfin et surtout par le génie de l'artiste.

Comment la retrouverons-nous? Je vous le dirai bientôt, car son premier Concert Opéra a lieu après-demain mardi, au théâtre St. Charles.

On l'entendra dans *Home, sweet home*, dans l'air final du 1er acte de la *Traviata*: "*Ah! forsè lui che l'anima*, et dans la scène du jardin du 3ème acte de *Faust*.

La grande artiste est, m'assure-t-on, entourée d'un cortége digne d'elle. Le programme de cette première soirée se complète ainsi: Ouverture de *Guillaume Tell*—grand orchestre—; duo de *I Puritani: Il rival salvar tu dei*" par MM. Salvati et Pinto, baryton et basse; *Cantique de Noël* (Adam) par M. Nicolini, ténor—Air: *Di sposo, di padre* (Gomez) par M. Pinto, basse, et enfin scène de ballet par Mme Castellan.—Pianiste accompagnateur M. Garna.

Le brillant chroniqueur du *Figaro*, M. Arnold Mortier, l'un de ceux qui, si je suis bien informé, écrivent sous le pseudonyme de 'Un Monsieur de l'Orchestre,' accompagne la grande artiste. Il est bon que le talent escorte et fête ainsi le talent.

Le second et dernier Concert-Opéra Patti est fixé à jeudi, 19.

L. Placide Canonge.

P. S—L'annonce de la troupe Strakosch nous promet une charmante semaine. Ce soir *Aida* avec Mmes Leslino, Prasini, MM. Giannini et Ciapini, et les deux danseuses Miles Bonfanti et Gossi; demain *Faust* où débutera Mlle Blanche Roosevelt dans le rôle de Marguerite, et où l'on entendra aussi Mme Prasini [Siebel], MM. Perugini [Faust]. Sweet [Valentin], Mancini [Méphistophélès.]

Mardi soir rentrée de Mme Gerster dans la *Traviata*, jeudi *Ernani*, samedi matinée extraordinaire, samedi soir *Mignon*, et enfin, dimanche bénéfice de *l'Union Française*. Voilà certes un programme bien rempli.

L. P. C.

La Gerster, à la scène du souper, dans la Traviata, n'offre que des Operas Puffs à ses amis.

Hier soir, un de nos amis arrête au passage une voiture dans le faubourg Montmartre.

—Je préviens monsieur, dit le cocher, que je ne peux charger que pour une course....

Comme il ne s'agissait, en fait, que d'une simple course, notre ami monte; la voiture part, et, au bout de quelques tours de roue, s'étale sur la chaussée.... un écrou s'était brisé, une roue de devant s'était détachée.... plus moyen d'avancer.

Le voyageur descend de voiture et, entendant le cocher pousser des "Hélas!" lui dit:

—Mon garçon, ce n'est pas votre faute; voici quand même le prix de votre course.

—Oh! monsieur, fait le cocher, vous pourriez au moins payer l'heure!

—L'heure? pourquoi?

—Dame! le temps que je vais perdre à rafistoler ma guimbarde!

Incendie.—Un magasin de cigarettes a brulé, hier soir, avec un fort stock d'Opera Puffs. Ah! quel dommage!

—L'attention de la préfecture de police en France, s'est portée non-seulement sur les théâtres qui se mettent en devoir d'exécuter en ce moment les travaux et les améliorations qui leur ont été imposés, mais encore sur les cafés-concerts, si nombreux et si fréquentés aujourd'hui. Quelques-uns de ces cafés, comme l'Eldorado, l'Alcazar d'hiver, la Scala, sont de véritables théâtres et peuvent contenir un grand nombre de spectateurs. Mal construits pour la plupart, n'ayant pas toujours été dès le principe édifiés en vue de la destination qu'ils reçoivent maintenant, ces établissements offrent plus de dangers encore que les théâtres. Les spectateurs y fument, et une allumette ou un cigare mal éteints peuvent causer d'irréparables malheurs.

La commission supérieure des théâtres a pensé, avec raison, que les mesures prises envers les théâtres devaient également s'appliquer aux cafés-concerts qu'elle a successivement visités. Plusieurs d'entre eux: la Gaîté-Montparnasse, le concert du XIXe Siècle, les Folies-Bobino, la Scala, l'Alcazar, le Concert Européen, les Folies-Rambuteau, ont reçu l'ordre d'avoir à faire d'urgence une première série de travaux d'une exécution prompte et facile. Les autres améliorations devront être exécutées à bref délai.

Voici quelles sont les principales mesures prises par la commission: ouvrir de nouvelles portes; agrandir celles qui existent déjà et les rendre battantes; dégager les couloirs y placer des lampes à huile; rendre les décors ininflammables; construire en matériaux incombustibles les loges d'artistes qui ne sont trop souvent séparées entre elles que par des cloisons en planches; supprimer les poêles dans ces loges; se mettre en communication électrique avec le poste de pompiers le plus voisin.

Ces mesures s'appliquent à tous les cafés-concerts; chacun d'eux devra, en entre, se conformer aux prescriptions qui lui seront ordonnées.

Le dernier témoin de l'affaire Lesurques, Mlle Elise-Denise Marguerite Mercier, veuve Alfroy, est morte à Melun, il y a quelques jours, à l'âge de 96 ans.

Elle avait été appelée, raconte le *Figaro*, il y a 85 ans, comme témoin dans l'affaire Lesurques. Ses parents, les époux Mercier, tenaient une auberge à Lieursaint, et c'est chez eux qu'après avoir attaqué le Courrier de Lyon, les assassins s'étaient arrêtés.

Mme Alfroy, âgée de 11 ans, était dans l'auberge quand Lesurques entra après avoir attaché son cheval à la porte, et c'est elle qui lui donna du fil pour raccommoder son éperon.

On sait que Lesurques a toujours nié sa présence sur le théâtre du crime, et que la déposition de la jeune Mercier fut d'une grande importance dans les débats, la jeune fille reconnaissant parfaitement l'accusé.

Victime ou non d'une ressemblance entre Lesurques et Dubosc, Mme Alfroy a toujours vu dans Lesurques un coupable, et dans les différents plaidoyers en réhabilitation qui se sont succédé depuis Mme Alfroy, qui était citée chaque fois, a toujours maintenu sa première déposition.

☞ Excellente musique et délicieuses consommations, tous les soirs, au Jardin Wenger.

Un homme venait de se faire prendre la mesure d'un habit brun. Comme le tailleur s'en allait, il le rappela. "A propos, j'oubliais qu'il faut me prendre mesure d'un habit noir."

Dans un salon du monde diplomatique on parlait, d'un ancien ministre, M. X..., qui était assez malmené.

Mme de L.... osa le défendre.

—Ah! madame, s'écria quelqu'un, vous dites du bien de lui parce qu'il est votre ami.

—Non, répondit elle, mais il est mon ami parce que je n'ai que du bien à en dire.

La saison des soirées.—Une dame étrangère fort riche mande chez elle un pianiste très en vogue.

Monsieur, j'ai, samedi, une grande soirée, et je serais heureuse de faire entendre à mes invités un artiste de votre réputation.

—Ah! madame....

—Quelles seraient vos conditions?

—Sept cent francs, madame!

—Très bien!—A samedi donc. Oh! un dernier mot: je vous prierai de jouer bien doucement.... bien doucement, pour ne pas gêner les conversations.

—Accusé, demande le président de la 8e chambre, quelle est votre profession?

—Videngeur, mon président.

—Comment cela se fait-il? Dans votre dossier je vous vois désigné comme peintre en bâtiments.

—C'est vrai, je l'ai été, mais j'ai donné ma démission, le vernis sentait trop fort.

—Actuellement l'Algérie est reliée à la France par trois câbles sous marins qui fonctionnent entre Marseille et Alger.

Le premier a été posé en 1871, le deuxième en 1879 et le troisième au commencement de 1881.

Ces câbles ont une longueur de 930 kilomètres.

Un quatrième câble, qui va de Marseille à Bône et qui a une longueur de 830 kilomètres, appartient à une compagnie anglaise qui l'exploite à son profit.

L'Algérie et la Tunisie sont reliées par un câble sous-marin qui va du port algérien de la Calle au port tunisien de Bizerte.

On étudie en ce moment au ministère des télégraphes la pose d'un câble direct entre Tunis et la France par Bizerte et l'île de Corse.

Nous citions, l'autre jour, l'opinion de Proudhon sur les gouvernants. Voici maintenant celle de Marat qui est tout aussi caractéristique:

Qu'y a gagné d'ailleurs le pauvre peuple? Il n'a cessé de ramper devant l'héritier d'un grand nom, que pour ramper devant un nouveau parvenu cent fois plus indigne. Ah! puisqu'il est né pour l'humiliation, mieux valait l'abaisser devant un maréchal de France, qui avait reçu de l'éducation, que devant un grippe-sou, paré de son écharpe tricolore.

On est prié de se rappeler que ceci a été écrit il y a quatre-vingt-huit ans.

Les compagnies d'assurances ont élevé le taux sur les marchands d'Opera Puffs.

Dans un cercle.

Un des habitués s'est fait une douce habitude, quand il entre dans une salle de baccarat, de dire: "Tant de louis qui tombent!.." Puis d'empocher quand il gagne, et de passer dans une autre salle quand il perd.

L'autre jour, selon sa coutume, il dit, en entrant:

—Dix louis qui tombent!

—Pardon, fait le banquier, avec son plus gracieux sourire...... réalisez la chute!

Les *Missions catholiques* annoncent qu'un missionnaire français, appartenant à la congrégation des Missions Etrangères, M. Brieux, vient d'être massacré à quelques kilomètres de Bathong, par des Thibétains de San-ngay.

INSTITUTIONS.

ECOLE DE DESSIN.
SOUTHERN ART UNION
203 RUE DU CANAL.

A. PERELLI, Professeur de Dessin.
A. MOLINARY, Professeur de Peinture à l'Huile.
A. F. VAURIGAUD, professeur de dessin linéaire.
Mlle J. TUZO [de New-York], Professeur d'Aquarelle.

Classe du Jour—Dessin et Peinture.
Jours de leçons—Mardi, Jeudi et Samedi, de 2 à 4 heures P. M. Prix des leçons pour le Dessin $4, Peinture $6 par mois. Une déduction de $1 sera faite aux membres et à leurs enfants.

CLASSES D'AQUARELLE.
Mardi, Jeudi et Samedi, de 1 heure à 3 heures P. M. Prix des leçons $6 par mois; $1 de réduction pour les membres et leurs enfants.

CLASSE DU SOIR
Lundi, Mercredi et Vendredi, de 7 à 9 heures du soir. Prix des leçons $3 par mois, prix ordinaire.

Classe Préparatoire de Dessin
Pour écoliers, (Mlle Tuzo, professeur). Mardi et Vendredi, de 3:30 à 4:30 heures. Prix $4; $1 de moins pour les enfants des membres.

[Classe de dessin linéaire]
Comprenant le dessin topographique, le dessin mécanique et le dessin architectural. Ombres à l'encre de Chine et en couleur. Jours de classe—Lundi, jeudi et samedi, de 7 heures à 9 heures P. M. Prix de l'enseignement, $4 par mois, taux uniforme.
Les leçons de peinture à l'encre de Chine et de peinture sur soie et satin, sont données par Mlle Tuzo le mardi, le jeudi, le vendredi et le samedi, de 2 à 3:30 P. M. Conditions: $10 pour 10 leçons, $6 pour 5 leçons.
Un nouveau cours de travaux à l'aiguille (méthode Kensington), par Mlle Tiffany, commencera mardi, 3 janvier 1882, aux heures accoutumées. Conditions—$5 pour le cours de 6 leçons. S'adresser à MISS GOODALE, dans les salles de l'Union, 203 Canal.
Les salles du "Southern Art Union" seront ouvertes tous les vendredis pendant l'hiver. On trouvera sur les tables les journaux et revues des dernières publications ainsi que des ouvrages d'art et de littérature.
20oct—3m—Dim Mardi Jeudi

COLUMBIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
(Anciennement Institut D'Aquin)
198............Esplanade............198
L'OUVERTURE de la 12me session annuelle de cet Institut a eu lieu le 5 septembre 1881. L'enseignement comprend toutes les branches d'un cours complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la direction s'est assuré le concours du professeur H. ROLLING. L'Institut est situé dans l'un des quartiers les plus salubres et les plus agréables de la Nlle-Orléans. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires ou des externes. Prix modérés. Pour circulaires, etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD, à l'Institut.
1sept

BASILE BARES,
No 84 - - Rue Royale - - No 84
Entre St.-Louis et Conti.
BASILE BARES a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle, qu'il vient d'ouvrir un attelier, spécialement pour la réparation et accord de pianos. Les fournitures employées pour la réparation sont reçues directement de la maison Muller de Paris. Toutes les réparations sont garanties et promettent une entière satisfaction. Comme par le passé, musique fournie pour bals et soirées.
Les ordres [illegible] la campagne seront exécutés dans le plus bref délai.

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 [illegible]
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

JAMES S. KNAPP,
Chirurgien dentiste,
A transporté son cabinet du No 15, rue Baronne, au No 112 rue du Canal, coin St Charles.
Le Dr Knapp réfère le public à ses nombreux clients pour témoigner de son habilité dans toutes les opérations qui ressortent de son art. Il extrait les dents aux pauvres et les soulage gratuitement le mercredi, de 2 h. à 4 h., et le dimanche, de 9 h. à 11 h.
Quand on veut conserver ses dents, on exerce beaucoup de discernement dans le choix du dentiste auquel on s'adresse, et on n'attend pas que la douleur vous force d'aller le voir.
7 janv—6m.

AVIS.
LE Dr GEORGE P. MALONEY informe respectueusement ses nombreux amis et clients qu'il n'a pas de succursale en cette ville, mais qu'ils peuvent le trouver à toute heure à son quartier général qu'il occupe depuis nombre d'années.
N.B.—Les opérations dentaires de première classe, comprenant toutes les dernières améliorations de l'art, sont exécutées à moitié des prix généralement demandés. Tous les anesthésiques sûrs en usage par la profession de médecine sont administrés pour l'extraction des dents. Afin d'être agréable aux personnes ayant besoin de travaux dentaires mécaniques faits en peu de temps, je me suis assuré les services d'un des professeurs les plus compétents dans la profession au Sud, pour m'aider.
Respectueusement,
GEORGE P. MALONEY, D. D. S.
Nlle.-Orléans, salons, 150 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne. 12 janv—1an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
1mai—1an D Ma J

Dr. J. B. PEREZ,
Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des
ORGANES GENITO-URINAIRES,
et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres à une NATURE PRIVEE, traités sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes fournis. Le rétrécissement de l'Urètre guéri par un simple mécanisme, sans douleur.
Les maladies de femmes, suspension, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations strictement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No 6 rue Sud Remparts, près la rue du Canal. Nlle-Orléans. 16 sept. 81—1 an.

Brasseries.

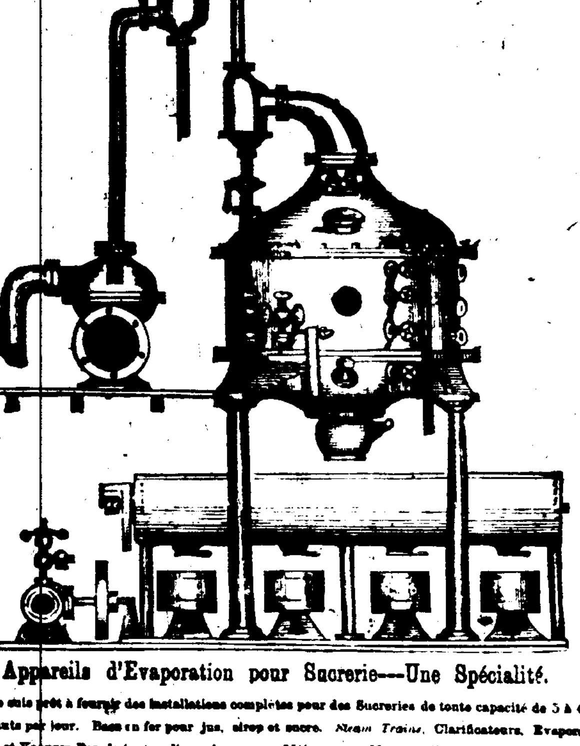
MaraisStreetSteamBrewery
H. F. STURCKEN,
80, 82, 84 et 86 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis.
1er fév—81.1 an.DMJ

PELICAN STEAM BREWERY,
EUGENE ERATH,
282.....RUE VILLERE.....282
Entre Esplanade et Chemin du Bayou
11 jan—82, 1anDMarJ

Rendez votre demeure attrayante en y mettant un superbe et durable piano
CHICKERING
ou
MATHUSHEK.
Les artistes s'en servent et en recommandent l'usage.
Ils résistent à l'humidité et se vendent à des prix convenables.

Orgues de Mason & Hamlin, tous les articles de musique aux prix les plus modiques.
PHILIP WERLEIN,
135 - - - - - RUE DU CANAL - - - - - 135
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie---Une Spécialité.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 4 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. *Steam Trains*, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (*Mixers*), Chariots à Sucre, Centrifuges, Etc. Satisfaction garantie.
8 jan—6 mois—dim mar jeu

PHARMACIE DUCONGE.
50.....RUE DE CHARTRES.....50
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie et favorablement connue un assortiment complet de MEDICAMENTS PATENTES, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qui [illegible] généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willen's Dysentery Remedy. 1 sept 81—1 an

PHOTOGRAPHIE INSTANTANEE
—DE—
WASHBURN.
J'annoncerai à mes nombreux clients et au public en général que depuis plusieurs mois je fais des expériences et suis en mesure d'exécuter le Portrait Gelatine Instantané dans toute sa perfection. Ayant acquis tout l'appareil et nombre d'accessoires nouveaux, je puis garantir le portrait le plus parfait qu'il soit possible de faire par ce procédé nouveau et merveilleux. Je fais aussi les
PORTRAITS GELATINE EMAILLÉS ITALIENS,
Qui ont éclipsé tous les autres portraits exhibés devant l'Association des Photographes d'Amérique, réunie à New York, le 16 aout 1881.
Il n'est plus besoin d'avoir de beau temps. Le désagrément des séances chez votre photographe n'est plus à redouter, mais on doit les considérer avec plaisir. Les prix maintenant sont plus réduits que jamais.
P. S. Une invitation polie est adressée à tout le monde pour venir examiner la qualité et les prix des portraits avant de les faire prendre.
W. W. WASHBURN, 109 RUE DU CANAL
13 nov—

J. B. JUNQUA,
Nos. 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, près Decatur, Nouvelle-Orléans.
NEGOCIANT-COMMISSIONNAIRE et IMPORTATEUR DE
Eaux-de-Vie, Vins, Conserves, Huiles
ET LIQUEURS ETRANGERES.
Seul agent pour la vente du célèbre COGNAC FINE CHAMPAGNE de Henri Mounier et fabricant
D'Eau de Seltz, d'Eaux Minérales et de Sirops de Fruits de choix.
1er sept—6m

LIGNE RÉGULIÈRE.
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
Compagnie Commerciale de Transports à vapeur française.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE.

Dupuy de Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx.
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx.
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx.
Nantes	3,578 Tx.		

Ces magnifiques vapeurs sont entièrement nouveaux et ont été construits d'une manière à donner les plus grands avantages aux Passagers.
Départ du Havre et de la Nouvelle-Orléans tous les vingt jours.
Billets de passage et connaissements entre toutes les villes principales de l'Europe et des Etats-Unis.
Pour d'autres détails, s'adresser aux agents généraux.
FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune,
ou à l'Administrateur-Délégué, M. JOANNES COUVERT Havre, France. 1er jan 1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
LABRADOR, Jouclas, dimanche, 18 janvier.
SAINT-GERMAIN, Delaplane, Mercredi, 25 janv.
AMERIQUE, Santelli, mercredi, 1er fév.
Prix du passage pour le Hâvre.
Première cabine (vin compris)..$100 et $120
Deuxième classe..........................$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin. Literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent, Gallier Court, lettre H.
Nouvelle-Orléans

Ligne Régulière pour Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.
Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LEOVILLE (4000 Tonnes)....1 Fév
CHATEAU LAFITE (4000 Tonnes)....4 Mars
1re Chambre, $80. Entrepont, $24.
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co.,
46 Beaver Street, Ag't gén. pour passagers. | 27 South William St. Agents généraux.
13déc au 1er av—6fe

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI, 18 janvier, à 8 h. A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
HUDSON,
Capt. H. R. Freeman.
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P.0/0
Passage—Cabine..........$40
Entrepont..........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, jan. 18 at 8 A. M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
HUDSON,
H. R. Freeman, commander,
will leave her warf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage..........$40
Steerage..........20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

COMPAGNIE D'ASSURANCES
—DES—
Factors & Traders.
49......RUE CARONDELET......49
Capital payé $1,000,000
ED. A. PALFREY..........Président
JOHN CHAFFE..........Vice-Président
THOMAS F. WALKER..........Secrétaire
Polices émises couvrant les risques d'incendies, de rivière et de marine, aux plus bas prix du tarif.
DIRECTEURS
John I. Noble, L. C. Jurey,
John Chaffe, Wm. Hartwell,
Richard Milliken, C. J. Leeds,
Samuel Friedlander, A. M. Bickham,
R. M. Walmsley, Louis Bush,
A. H. May, A. Brittin,
T. Lytt. Lyon, G. W. Sentell,
Samuel H. Boyd, Wm. Cunningham,
William J. Behan, John I. Adams,
B. F. Eshleman, R. T. Buckner,
Charles Chaffe, Henry Abraham,
A. T. Janin, Charles E. Black,
William A. Gwyn.
1er sept—

ANT. CARRIERE,
E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No. 34 RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis à Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

ANNONCES PARISIENNES
M. H. GAILLARDET, Agent,
6, Passage Saulnier, à Paris.

SIROP & VIN DE DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, | aux Rachitiques,
aux jeunes Filles qui se développent,
aux Femmes délicates,
aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait,
dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants,
aux Convalescents,
aux Vieillards affaiblis,
dans les Maladies de Poitrine,
dans les Digestions laborieuses,
dans l'Inappétence,
dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement
et la Perte des Forces,
dans les Fractures, pour la reconstitution des os,
dans la Consolidation des Plaies.
Dépôt chez tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

VAPEURS.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine,
J. S. Mhoo, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Packet pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Caire et St. Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail Road au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

Packet bi-hebdomadaire du haut de la Côte.
Partant tous les LUNDIS à 5 P. M. et les VENDREDIS à 10 A. M.
Pour Thibodaux et les débarcadères intermédiaires, le steamer
BELLE OF THE COAST.
J. P. Acosta, Capitaine. E. Ricolle, Commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte tous les MERCREDIS et DIMANCHES en plein jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à E. RIVET, No 105 rue Décatur.
29 oct—

Ligne semi-hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville Lafourche et Laurel Valley.
Départ tous les LUNDIS à Midi, et tous les JEUDIS soirs à 5 heures.
Le beau bateau à vapeur
STE-MARIE.
MAX BLANCHARD, maître,
J. P. McELROY, commis.
Part régulièrement comme il est indiqué plus haut. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. R. GREATHOUSE, 104 rue Commune.
19 oct—3m

Mandeville et Covington.
Le vapeur "Nouveau Camélia" de la Malle des Etats-Unis.
SERVICE D'HIVER
A partir du 1er novembre 1881: Départs de Milneburg, à l'arrivée du convoi de chemin de fer partant de la gare du chemin de la Mobile, à l'extrémité de la rue du Canal,
Mardi, à l'arrivée du convoi de..........12 h.
Jeudi, de..........12 h.
Samedi, de..........3 p. m.
Pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Old Landing.
RETOUR.
Départ de Old Landing:
Lundi..........5 h. a.m.
Mercredi..........7 de
Vendredi..........7 de
S'arrêtant à tous les points intermédiaires.
Prix du voyage..........$1
Fret reçu journellement à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent.
30 oct— 23 rue Carondelet.

Mme BONOMO, sage-femme, et médecin pour dames, 146 St Louis et 101 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public. 16 déc -1 an

FEUILLETON.

No 12. Commencé le 1er janvier.

LA FLEURIOTTE

PAR

LOUIS ULBACH.

(Suite)

L'officier se baissa, examina les débris. Boissonnet, interpellé, fut obligé de le reconnaître. Avec un bout de bois, l'officier continua ses fouilles; il trouva le fond d'un couvet, et dans le fond quelques charbons aux trois quarts consumés, mais qui gardaient leur forme en cendres.

Le gendarme souleva avec le morceau de bois l'anse qu'il avait trouvée, et, la montrant de loin à Louise Fleuriot, pardessus les pierres qui formaient un léger parapet:

—Reconnaissez vous cela?

Louise s'approcha jusqu'au bout de la grange, regarda le morceau de terre cuite qu'on lui montrait, recula avec un effroi instantané et hésita à répondre.

Tout le monde crut qu'elle allait dire non; mais elle répondit simplement, le cœur étouffé par son angoisse:

—Ça ressemble bien à l'anse de *mon* couvet.

Elle appuya sur *mon*, pour revendiquer au besoin la responsabilité vague de cette pièce accusatrice.

Elle ne savait pas comment son couvet, laissé la veille dans la cuisine, avait été transporté là. Elle ne se demanda pas si le récit de madame Boissonnet était vraisemblable; s'il était admissible, possible que Frobert se fût introduit jusque dans la cuisine pour dérober le couvet. Elle ne comprit qu'une chose: c'était, en réalité, son couvet. Le revendiquer, c'était détourner sur elle les soupçons qui, si absurdes qu'ils fussent, pouvaient menacer Frobert.

Sa franchise ne lui fit pas plus tort que son embarras. Si on pouvait la soupçonner de culpabilité, on la plaindrait tout aussitôt d'être victime.

Il ne pouvait venir à l'idée, même d'un gendarme, qu'une créature comme celle-là, si sincèrement douce, bonne, fût un chef-d'œuvre d'hypocrisie et fût devenue incendiaire, autrement que par simplicité, par soumission.

L'officier découvrit alors pourquoi Louise avait parlé d'un couvet, sans qu'on eût prononcé ce mot devant elle. C'était sa conscience naïve qui la dénonçait.

—Monsieur, dit-il au comte et au vicomte, nous voilà fixés sur le moyen employé par l'incendiaire. On a fait dans cet angle un amas de paille au-dessus d'un couvet apporté de la maison.

—Apporté de la ferme? non, hasarda Boissonnet, tout blême, tout pantelant; et puis tous les couvets se ressemblent et celui ci a pu aussi bien venir du dehors que du dedans. On vous a prévenu, monsieur l'officier, qu'il y avait là une porte donnant sur les terres.

Sans contester ou sans approuver la remarque du fermier, l'officier franchit le tronçon de mur qui restait du côté de la campagne et entra dans le champ labouré.

Or, nous le savons, la terre mouillée avait pu garder des traces. Aussi l'officier vit-il tout à coup l'effigie en creux de deux pieds chaussés de sabots, qui étaient venus en longeant les bâtiments de la ferme, jusqu'à un petit tertre, et observer l'horizon.

On ne pouvait douter un instant que ces empreintes ne fussent toutes fraîches, qu'elles ne datassent de la nuit même, tout au plus de la soirée. A cause de l'écoulement, en dehors de la terre remuée, elles paraissaient, au bord, larges, et faites par un pied robuste; mais en les suivant avec précaution, c'est-à-dire en remontant vers l'enclos, on remarquait que leur contour se rétrécissait, sans perdre son dessin. La terre moins molle, quand elle n'était plus de la terre labourée et ensemencée, avait pris exactement la forme et précisait la dimension du sabot.

—Messieurs, dit l'officier en se tournant de nouveau avec déférence vers le comte des Tauxelles et son fils, voilà des pas qui pourraient bien être ceux de la propriétaire du couvet.

Boissonnet, cette fois, ne trouva rien à dire. Plié en deux, il regardait, comme des yeux béants d'un abîme qui attiraient les siens, ces trous sinistres, accusateurs. Il avait cru d'abord qu'ils dénonçaient directement sa femme. Maintenant, il voyait bien qu'ils accusaient la pauvre Louise, sans cesser de menacer Euphrasie.

Depuis qu'on était sorti de la cour de la ferme, ou plutôt depuis que Louise avait comparu devant l'officier de gendarmerie, le comte des Tauxelles était devenu singulièrement pensif. Une mélancolie que tout démentait en lui, avait fondu sa fière ironie, l'opprimait, voulait en triompher.

Etait-ce la compassion de la jeunesse? Etait-ce quelque souvenir, quelque mystère qu'il nous sera donné d'éclaircir?

Quoi qu'il en soit, cette enquête qu'il avait commencée lui-même et au début de laquelle il usurpait sur les fonctions du gendarme, paraissait le fatiguer, l'ennuyer. A chaque constatation de l'officier, il hochait la tête, mais avec dépit, sans rendre hommage au zèle, à la sagacité du soldat, uniquement pour lui donner acte de ce qu'il découvrait.

Quant à son fils, dont il ne nous a pas été donné encore d'étudier le caractère, sa gravité s'illuminait peu à peu. On voyait une lueur monter et transparaître, dans cet homme, d'albâtre et non de marbre. Sa tristesse le grandissait.

L'officier, préoccupé, silencieux, s'avançait, suivant toujours la piste des sabots. Il arriva à la palissade de l'enclos, tout juste devant l'ouverture qu'avait faite la *lisse* cassée. Il avait été impossible à toute autre créature qu'une fille mince comme Louise de passer par là, et encore avait-il fallu un effort.

On ne pouvait rentrer à la ferme de ce côté. Le gendarme montra à ceux qui l'accompagnaient les traces d'effraction et dit:

—Nous pouvons maintenant revenir; ce qui nous reste à savoir, Louise Fleuriot nous le dira.

Il se cambrait et aspirait l'air, avec le contentement que donne une tâche qui s'achève et qui a réussi. Il repassa par la grange et, enjambant de nouveau les pierres, rentra dans la cour.

Louise était restée immobile, garrottée dans sa rêverie; elle se souciait bien des pas qu'elle avait pu laisser! Songeait-elle seulement qu'il avait plu, avant sa course? Elle ne songeait qu'à une chose: Pourvu que rien ne dénonçât Frobert!

En s'approchant d'elle, l'officier regarda ses sabots. Ils avaient encore à leur pointe de la terre du champ labouré.

—Louise Fleuriot, lui dit-il avec cette douceur magistrale et quasi paternelle qui est le jeu de la justice, quand elle croit tenir la partie, il serait désormais inutile de ne pas nous dire toute la vérité ou d'essayer de mentir; car nous savons comment vous êtes allé porter votre couvet dans la grange.

Louise, brusquement éveillée de sa songerie, regarda l'officier sans répondre.

—Oui, vos sabots vous ont trahie. Ils ont laissé leur trace le long du chemin... Tenés, vous avez encore de la terre.

Louise stupéfaite, regarda ses sabots, regarda madame Boissonnet, sans rien dire. Une sorte de rire silencieux, qui pouvait être aussi bien le spasme d'une douleur subite que la moquerie d'une vaillance qui s'excitait, ouvrit et contourna sa bouche.

—Vous voyez bien, semblait-elle dire à sa maîtresse, que j'ai eu tort de ne pas aller nu-pieds.

Hélas! la mignonne, son petit pied l'eût aussi bien dénoncée que ses petits sabots.

Après avoir attendu sa réponse l'officier reprit:

—Vous reconnaissez, n'est-ce pas? que c'est vous qui avez fait, en marchant, ces trous dans la terre avant l'incendie.

—Pourquoi avant l'incendie? ne put s'empêcher de dire vivement le vicomte, emporté par le désir de se faire l'avocat de la pauvre enfant. Louise a pu courir en appelant au secours....

—Par ce chemin-là, en brisant la clôture de l'enclos, quand il lui était si facile de sortir par cette porte?

—En tout cas, les empreintes peuvent avoir été faites il y a deux ou trois jours.

—Il n'a plu que cette nuit et le sol de l'enclos plus ferme n'a reçu qu'après une petite pluie récente les empreintes remarquées, aussi bien dans l'herbe que dans la terre. Je vais encore les vérifier, d'ailleurs; les traces sont nettes, et n'ont pas été laissées par quelqu'un qui courait.

—J'ai couru pourtant, hasarda Louise d'une voix enfantine.

—Montrez-moi le chemin que vous avez pris.

Louise, toute réflexion faite, ne voyait aucune raison pour refuser d'obéir. Tant que le nom de Frobert ne reviendrait pas dans l'interrogatoire, elle n'avait pas à se mettre en garde. Elle n'avait pas à s'occuper de ce qu'on pouvait penser de ses allées et venues.

Elle se disait dans son innocence: "Puisque je n'ai rien fait de mal, puisque je ne voulais pas en faire, il ne peut rien m'arriver; on ne peut pas me trouver coupable."

Ce raisonnement naïf qui dépasse, sans le savoir, l'horizon de la justice humaine et qui va droit à une justice invisible dont le reflet mystérieux est dans la conscience, donne la force héroïque aux simples, et cette touchante absurdité devient plus tard l'inspiration de leur esprit, quand ils se débattent sous l'étreinte de l'injustice.

Louise, redressant sa jolie tête, marcha vers la porte de l'enclos, devant l'officier.

Les deux garçons de ferme, le fermier et la fermière restèrent sous le regard des gendarmes.

Le comte et le vicomte des Tauxelles, jugèrent inutile d'assister à cette constatation. Le vieux était las, maussade; le jeune, après son essai malheureux, n'osait plus se faire l'avocat de Louise; il se résignait à attendre. Ils s'écartèrent des gens de la ferme.

—A quoi servons-nous? dit le comte en grognant. Partons.

—Je vous en prie, mon père, attendons encore.

—Quoi donc? C'est fini.

—Fini! oh! non.... je l'espère bien!

Le vieil émigré regarda son fils, haussa les épaules, et, baissant la voix:

—Qu'espères-tu? que veux-tu espérer? Il est certain que cette femme, cette Euphrasie, a mis le feu ou l'a fait mettre. C'est une forte coquine. Elle a envoyé cette petite; elle l'a ensorcelée par des promesses, par de l'argent, par un toquant... On ne voit que les traces des sabots; on trouvera bientôt les traces du serpent. L'enfant est naïve, mais elle aura peur. Le pacte conclu par intérêt, par obéissance, elle le rompra par épouvante. Nous l'empêchons peut-être d'avouer... Nous l'intimidons.

—La laisserez-vous arrêter, mon père?

—Eh!... sans doute.

—Elle!...

—Que veux-tu que je fasse? Ai-je droit de justice sur mes terres, comme au bon temps?

—Cet officier me paraît avoir pour vous des égards...

—Ne t'y fie pas! il me prendrait au collet, si je criais: "Vive le roi!" C'est moi qui l'ai fait venir; mais je n'ai pas le pouvoir de le renvoyer. Quand même je répondrais de cette petite... et je n'en réponds pas, entends-tu, est-ce qu'on me la laisserait? Nous ne sommes plus en Angleterre, monsieur le vicomte des Tauxelles. Là, on accepte des cautions. La parole d'un gentilhomme a sa valeur, son argent aussi. Mais, en France, dans la France de M. de Buonaparte, il n'y a plus qu'une loi, qu'une garantie, le gendarme, et encore nous sommes bien heureux de l'avoir! Sans cela, je ne serais pas rentré.

—Pauvre Louise!

—Que veux-tu! reprit le comte en assombrissant la voix, c'est une fatalité!

—Une fatalité dont nous serons à répondre, mon père.

—Nous lui trouverons un bon avocat, s'il y en a de bons. Nous le payerons bien.

—Ah! c'est horrible! interrompit le vicomte avec un accent de révolte.

Le vieux gentilhomme qui gardait depuis un quart d'heure ses sourcils froncés les souleva, les écarta avec une volonté décidée, et, regardant son fils en face:

—Monsieur le vicomte, vous avez eu deux oncles guillotinés. Ils n'avaient rien fait que rester fidèles à leur Dieu et à leur roi. Nous n'en sommes plus, pour ce qui nous touche directement ou indirectement, à marchander avec le bourreau.... Si cette orpheline était une demoiselle des Tauxelles, elle ne voudrait pas qu'on la défendît trop. Il est vrai qu'alors elle n'aurait pas mis le feu.... Tu me fais dire des choses qui n'ont pas le sens commun!

Hector se retourna vivement, son père lui saisit le bras.

—Où vas-tu?

—Je veux parler à cette femme, murmura sourdement le vicomte. Peut-être qu'elle s'attendrira, qu'elle aura pitié...

—Que je n'ai pas, veux-tu dire? Tu es fou. Tu veux qu'elle avoue, tout de suite, comme cela, que c'est elle qui a tout préparé, commandé? N'y compte pas. Il faudra un confesseur plus habile que ce gendarme pour l'amener au repentir. Attendons! Les juges de Buonaparte, si expéditifs qu'ils soient, n'expédient plus les gens du commun, comme ils ont expédié le prince de Condé. On a le temps de se retourner. Encore une fois attendons.

Au même instant, Louise et l'officier rentraient dans la cour. MM. des Tauxelles se rapprochèrent.

X

LES MENOTTES.

Il n'avait pas été nécessaire que le gendarme mît beaucoup de finesse et de pénétration à interroger Louise, pour que celle-ci convînt sans difficulté, sans un trouble apparent, de tout ce qu'il parut utile de constater.

Elle reconnut la trace de ses pas, et, arrivée à la palissade, elle avoua qu'elle avait été forcée d'enlever une *lisse* de la clôture, pour passer; encore ajouta-t-elle, avait-elle eu bien de la peine.

—Voulez-vous que j'essaye, pour vous montrer comment j'ai fait? demanda-t-elle avec grâce, et presque avec coquetterie.

Il lui plaisait de satisfaire, d'occuper, de distraire cet homme, dangereux par ses curiosités.

Elle essaya donc d'engager sa tête dans l'étroite ouverture; mais elle heurta contre les bords les ailes de son toquant. Elle recula effrayée.

—Hier, dit-elle gentiment en rajustant sa belle coiffure, j'avais les cheveux défaits.

—Je n'ai pas besoin que vous repassiez par là, dit l'officier, puisque vous reconnaissez que vous y avez passé.

—Certainement, je le reconnais.

—D'ailleurs, il ne servirait à rien de nier. Vous avez déchiré votre jupon à ce morceau de bois.

Louise regarda son jupon, vit l'accroc et se mit à rire.

—Vous devinez tout; on ne peut rien vous cacher.

—Je n'ai pas grand mérite; voici un petit morceau qui est resté dans une entaille du bois.

—C'est comme cela que je vois par où mes moutons ont passé, repartit Louise. Moi aussi, j'ai loisé de ma laine.

L'officier pria avec soin le petit fragment qui devenait une pièce de conviction; ce qui le fit penser à l'autre pièce découverte déjà.

—Ainsi, reprit-il, c'est bien par là que vous êtes allée dans la grange?

—Je ne m'en dédis pas.

—Avec le couvet?

—Le couvet!

Ce mot sonnait comme un tocsin.

Louise chancela sous cette question qui revenait pour la seconde fois. Le couvet, c'était l'accusation terrible qu'elle ne pouvait accepter, car c'était mentir; qu'elle ne pouvait repousser, car, dans sa pensée, c'était accuser un autre, et quel autre!

—Le couvet! mon couvet! répéta-t-elle.

L'officier voulut profiter de cette émotion:

—Oui, c'est vous qui l'avez porté tout allumé dans la grange?

Louise baissa la tête, cherchant une réponse qui ne lui venait pas à l'esprit.

Cette attitude devait passer pour un commencement d'aveu.

—Dites-moi toute la vérité, reprit le gendarme, dans votre intérêt même, mon enfant.

—Mais je n'ai menti une seule fois.

—Eh bien, ne mentez pas davantage. Avouez que c'est madame Boissonnet qui, cette nuit, vous a donné le couvet tout allumé, en vous disant de le porter dans la grange.

Louise eut une seconde d'hésitation.

Allait-elle donc accuser ou laisser accuser Euphrasie pour innocenter Frobert? Ce fut la surprise et la tentation vague, pour ainsi dire instinctive, fugitive, que madame Boissonnet aurait pu la tromper, qui la fit hésiter, pendant la durée d'un éclair.

Mais ce cœur ingénu était porté à admettre l'effet de la colère de son ami, pour avoir un prétexte de se dévouer.

Mettre le feu, c'était assurément un crime, mais un crime dont l'éclat extérieur avait ébloui, fasciné l'imagination de la jeune fille, et qui lui paraissait plus terrible qu'odieux. Elle conciliait son amitié, son admiration, son respect pour Frobert, avec le soupçon de cette vengeance formidable, guerrière.

C'était parce qu'il l'aimait qu'il avait fait cela, et sa tendresse inassouvie d'orpheline mesurait son espérance à l'immensité du forfait. Devant une preuve d'affection si grande, elle ne pouvait mieux faire que de tout endurer, pour en être digne.

Louise ne raisonnait pas tout cela; mais tout cela s'agitait en elle, et sa loyauté, jointe à ses motifs de croire son ami capable d'une action pareille, ne lui permettait pas de laisser accuser madame Boissonnet.

Elle répondit donc que la fermière ne lui avait pas remis le couvet allumé, ne lui avait pas dit de l'allumer; mais elle se garda pourtant de nier qu'elle eût porté le couvet.

Sa réponse, si simplement qu'elle fût faite, avait de l'embarras. Louise craignait d'appuyer sur ses négations, de peur de faire penser à Frobert.

L'officier n'y pensa pas. Il mit le trouble sur le compte d'un mensonge pénible, et, grossissant sa voix:

—Prenez garde! je ne vous crois pas.

—Il faut me croire, monsieur. Je dis la vérité, la pure vérité.

—Vous ne la dites pas tout entière.

—Je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai fait.

—C'est bon; on vous fera parler plus clairement, la belle enfant.

(*A continuer.*)

Baron Seaman donne des présents de valeur à ses habitués [illegible] Puffs est [illegible] pour la jeunesse.